

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 52

Artikel: La fourchette
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Yverdon, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Olten, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nos souhaits.

Le *Conteur vaudois* serait un malappris s'il laissait s'envoler l'année et le siècle sans présenter ses souhaits à ses bons collaborateurs et collaboratrices, à ses fidèles abonnés et à tous ses lecteurs.

Il laissera aux journaux politiques le soin de retracer l'histoire du siècle de la vapeur et de l'électricité et de dire si les belles découvertes des savants ont servi autant qu'elles auraient pu au bonheur de l'humanité, et si les nations ont cessé pour cela de s'entr'égorguer.

Mais il lui sera bien permis de constater que les Vaudois, au moins, n'ont pas lieu de se plaindre du XIX^e siècle, puisque c'est ce siècle-là qui a fait de leur pays un Etat libre et indépendant, une république dont la prospérité n'a cessé de croître.

En quatre-vingt-dix-sept ans, nous sommes arrivés à la hauteur de mainte nation constituée longtemps avant nous, nous en avons même devancé quelques-unes, ceci dit sans vouloir nous flatter. Tout indécis et mou qu'on le dit, le peuple vaudois a donc su faire son chemin, et il continuera de le faire, sans beaucoup de bruit, sans précipitation, en s'efforçant de rester lui-même.

N'allez pas croire, aimables lecteurs, que nous oublions les souhaits que nous voulions vous présenter. Ce semblant de digression historique nous y amène précisément.

Le *Conteur* souhaite que vous demeuriez d'ardents Vaudois et que vous soyez de plus en plus fiers de l'être. Il formé tous ses vœux pour que le XX^e siècle vous apporte, mieux que l'opulence : la santé et la belle humeur ! Et si, par surcroît, il nous donne le plus qu'il se pourra d'années semblables à celle que nous enterrons, notre bonheur sera bien près d'être parfait.

Nous débouchons une bouteille de Dézaley 1895, une des dernières qui nous restent et que nous gardions pour les grandes occasions, et nous la vidons pour saluer le siècle et la plantureuse année qui s'en vont, pour acclamer l'an 1901 et le siècle nouveau, pour pouvoir nous écrier enfin : « A la vôtre ! »

Vaudois de Morges, de Lavey, de Founex, de Malapalud, de Vugelles-la-Mothe, de Peyres-et-Possens, de Villars-Tiercelin ; Vaudois des bords du Boiron, du Nozon, de la Mèbre, de la Brinnaz, du Corrençon, du Flon et du Grenet ; Vaudois qui, à tous les perdreaux truffés, préférez toujours la saucisse au foie ou aux choux ; qui donneriez douze bouteilles de Champagne pour un seul verre de nos coteaux ; Vaudois dont le crâne souffre sous le gibus ; Vaudois qui n'oubliez pas tout à fait le parler savoureux de nos pères ; Vaudois enfin qui ne vous cachez pas de l'être,

A la vôtre ! à la vôtre ! à la vôtre !

Conseils aux jeunes filles.

Nous extrayons les passages suivants d'une spirituelle chronique de Ann Seph, publiée dans le *Petit Journal*, il y a quelques années.

Si elle vient à rencontrer de jeunes amies dans la rue ou dans un lieu public, elle évite de rire et de causer bruyamment avec elles. Si ses amies oublient ce précepte, elle les rappelle gentiment à l'ordre : « Chut, chut, parlons plus bas, nous allons nous faire remarquer ». L'objurgation est accompagnée d'un sourire comme correctif.

Au dehors, ni même à la maison, elle ne porte jamais de vêtements singuliers ou excentriques et répudie toute couleur voyante qui « tire l'œil. »

Lorsqu'elle vient à rencontrer une personne de sa connaissance, elle ne croit pas avoir accompli tous ses devoirs en faisant un petit signe de tête bien sec, avec une expression de figure aussi froide qu'anglaise. Elle s'incline du buste avec grâce et laisse apparaître un demi-sourire sur ses lèvres.

Le ton de sa voix n'est ni fort, ni faible, ni affecté, ni languissant, ni âpre, ni perçant. Elle parle naturellement, d'une voix distincte, ni trop basse, ni trop élevée, aux sons argentins... si elle a bien veillé sur son organe, que la nature a fait doux et dont l'altération ne serait due qu'aux accès d'emportement, de colère ou à une sécheresse de cœur irrémédiable.

Elle se garde bien de toutes extravagances dans la conversation, elle ne répète pas à tout propos : « C'est insensé », pour « c'est extraordinaire ou incroyable ». Elle ne dit pas : « un tel est impayable », « c'est assommant », « je m'embête » ; elle évite un verbe qui est beaucoup trop naturaliste, elle dit « cela sent mauvais ». Elle n'abuse pas de : « j'adore cela », « je déteste cela ». Elle n'émaille pas sa conversation de : « c'est splendide, c'est délicieux, c'est adorable, c'est ravissant », quand il s'agit de choses toutes simples et tout ordinaires.

Elle ne prodigue pas à ses amis des démonstrations hyperboliques d'affection, ne leur saute pas au cou à tout propos, ne les accable pas d'appellations mignardes, mais elle est d'un commerce fidèle et sûr, elle apporte dans ses relations une grande honnêteté de caractère, ne révélant ni les travers, ni les défauts, ni les fautes de ses amies ; ne jalouxant ni leur beauté, ni leur fortune, ni aucun de leurs avantages ; se plaisant à les faire valoir au contraire.

En visite avec sa mère, elle attendra qu'on lui parle ; mais alors elle s'efforcera de répondre autrement que par monosyllabes. Il ne lui est nullement interdit de montrer qu'elle est spirituelle, intelligente ; ce qui est à réprimer, ce n'est par l'aisance qui donne tant de grâce, mais l'aplomb effronté et sot qui indique qu'on est absolument contente de soi-même.

Elle se tient bien, droite mais gracieuse, évitant les attitudes languissantes tout autant que les airs délibérés, garçonnières.

Dans son ouvrage qui a pour titre : *Le XIX^e siècle*, M. Ch. Simond, rapporte quelques jolis mots de Napoléon I^{er}. En voici deux échantillons :

C'est une question qu'on a longtemps débattue, de savoir si l'empereur se rendait compte des sentiments qu'il inspirait à son peuple. Ces sentiments étaient complexes. Il y entrait de l'admiration, de l'étonnement, de la terreur, et aussi de la lassitude. On raconte qu'il demanda un jour à ses courtisans :

— Que dira-t-on de moi après ma mort ?

Et comme chacun d'eux s'essayait à quelque flatterie :

— Vous ne trouvez pas, reprit-il. On dira : Ouf !

A-t-il prononcé ce joli mot ? L'auteur du XIX^e siècle ne semble pas le mettre en doute. Il en cite un autre qui n'est pas moins charmant.

On sait combien il était jaloux, ombrageux à l'égard de toute supériorité militaire qui cherchait à s'élever à côté de la sienne.

Citerait-on pourtant un mot plus délicat que celui que, peu de temps après son installation aux Tuileries, il adressait à Moreau, en lui faisant cadeau d'une paire de pistolets, sur lesquels était gravée en or la mention des batailles auxquelles le général avait assisté.

« Pardonnez, dit Bonaparte en les lui donnant, si on ne les a pas plus ornés ; les noms de vos victoires ont pris toute la place. »

La fourchette.

L'origine du couteau se perd dans la nuit des temps ; celle de la cuiller, indispensable pour porter les liquides à la bouche, n'est sans doute guère moins ancienne. Des trois instruments inséparables composant notre couvert de table actuel, la fourchette est de beaucoup le plus récent. C'est aussi le moins indispensable.

Les Grecs et les Romains saisissaient les viandes avec les doigts et les élégants avaient imaginé des règles pour le faire proprement. D'ailleurs, à chaque service, les domestiques passaient avec une aiguille et un bassin à laver et versaient de l'eau parfumée sur les mains des convives qui en avaient grand besoin. Observons que dans l'Orient actuel ces coutumes existent encore.

Parmi les auteurs de l'antiquité qui nous ont laissé des descriptions détaillées de la façon dont s'accomplissaient les repas, aucun ne fait mention de la fourchette. Aucun mot n'existe dans les langues anciennes pour désigner cet objet.

Le moyen-âge à son début ignore aussi l'usage de la fourchette. On mangeait avec les doigts et on piquait les morceaux avec le couteau, comme le font encore fréquemment les paysans de certaines contrées.

D'après certains auteurs, c'est en 995 qu'une princesse byzantine aurait introduit à Venise la première fourchette, à l'occasion de son mariage avec le fils du doge Pietro Orseolo. Les familles nobles de Venise imitèrent vite la mode nouvelle, bien que l'Eglise y fût d'abord opposée. A la fin du XIII^e siècle, la fourchette a traversé l'Italie ; elle est rendue en France, elle figure dans les inventaires.

Toutefois cet instrument nouveau était très rare ; il n'existait que chez les grands seigneurs et servait uniquement à prendre quelques mets exceptionnels, les fruits et, en particulier, les mûres.

Gaveston, favori de Richard II, possédait trois fourchettes à fruits, et son inventaire indique soixante-neuf cuillers. La femme d'Edouard I^{er}, Eléonore de Castille, en possédait une d'argent à manche ébène et ivoire. Ces fourchettes se plaçaient dans une sorte de gaine, désignée dans les inventaires comme « étui à fourchettes » ; elles étaient en or, en argent, ou tout simplement en fer.

Peu à peu, cependant, leur usage s'étendit à toutes les préparations culinaires solides. Henri III, à la fin du XVI^e siècle, provoqua une véritable explosion d'indignation en s'en servant publiquement pour manger la viande.

Les fourchettes du XVI^e siècle et du début du XVII^e sont à deux dents seulement et leur manche articulé peut, en général, se plier. On les enfermait

encore dans des gaines souvent ornées d'une façon très luxueuse.

Au début du XVIII^e siècle, en Angleterre, la fourchette est à trois dents avec un manche en forme de pied de biche; celles en argent sont très rares. Les nobles seuls en possèdent.

La quatrième dent apparaît sous Georges II; en même temps l'ustensile prend la forme générale qu'il a conservé jusqu'à nos jours. Il s'orne de ciselures, son manche est court et s'aplatit en s'éloignant des fourchons. Plus tard, il devient plat partout et spatule. Sous Louis XV, il s'allonge et prend la forme violonnée qu'il possède encore actuellement.

L'emploi de la fourchette pour remuer la salade remonte au début du XVIII^e siècle.

Tels sont les curieux détails extraits d'un article publié dans la *Science illustrée*, sous la signature: G. D'ANGERVILLE.

Por avai on lhi aò lo bourreau fédérat.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Lo valet aò conseiller et cique à l'assesseu, que san zu pè Paris vaire l'exposechon, eintrè lè fin et lè messon, in an djuì ona né ona galèza à on'anglais.

L'étai on dzo iau l'avan reincontrà d'ai camerado dè l'écoùla militère pè lo Veladzo suisse.

Vo sondzidè prau kemin cein lè zu. L'an bu cauquies verro et à la fin sè san cheintu on bokenet étorlo. Assebin, quand l'a falhu s'allà réduire, mè raòdzai se l'an su retornà tsi l'oncloy que lè z'aberdzivè, et que tin boutequa proutso d'onna granta tserraire, que minè su ona pliace iau l'ai ya on'estatue d'on dragon su sa cavalla, que sè tràovè à n'on coup dè fusi d'ona caràhie batinta naòva.

L'an coudi allà decé, delé; demindà à stice, à staòce, à d'ai z'autro, mà n'an pas étà fotus dè rêtrovà la boutequa et diabe lo pas que l'in avai pi ion que cognessai l'oncloy Daniet et la tanta Zélie.

— Ne sin perdus, sé desiran in passin dévan l'aubèrdzo dè kemon, lè tot po rein de mè corré dè gautse et dè draite, no faut pi eintrà ice po demindà à cutsi.

Montan on par d'égra et tràovan, dein on'espece dè kikajon, lo carbatier que marquavè dai crédits su sòn laivro. L'ai demandan se per hasard l'ai restavè on lhi por dou.

— Vot'service, messieu. Veuillez monter au 315, sizimè par l'ascenseur, second port vitré, lit du fond. Dix francs, messieu, s'il vous plaît!

Sè vouaitan on momein, salhian on pou gras dè laò catsetta à tsacon ona pice, pu lo carbatier laò fà signe dè s'infattà dein ona dzèbe. Quand san dedein ye paizè fermo su on boton et vouaïque mè dou gaillards ketallà amon, quantié dévan la porta dè laò pailo, sin pire sin apèchaidrè.

Ein eintrin, vayan dein lè carro dou lhi asse étraì que d'ai panaman. Dein ion, on'individu que l'an prai à sa frimoussa por on'anglais, resservè dza on lan.

— Ne sin pas fotus dè cutsi lè dou dein cé lhi, so dian intrè lào. T'inlèvai po d'ai voleu que no fan payi duè pices ona berce qu'on arai po cinquanta centimes à la Balance à Etsalleins!

Adon ion d'ai dou, qu'avai fé lo bourreau à n'on boun'an à Combrémont, à n'a représentachon dào majo Davet, tsetselhiè oquiè à l'autro ein lo fasein chetá su ona chola et l'ai aguehlin su la tita on pot que sè trovavè perquie; pu, l'impougnè on mandze dè remasse, et... raò! daò premi coup met lo pot ein millè brequie.

L'anglais que s'étai réveillhi et que lo guegnivè fèrè dè dézo la kutra sè laivè kemin on'inludze, et l'ai demindè cein que cliaò mairales alavan à dere.

— Pardon, estiuisez, mossieu! Je ne croyais

pas qui s'y avait tiertium, l'ai fà mon galé corps. Mais je me recommande que vous n'en reparliez pas plus loin. Y faut que je vous dise que je suis bourreau fédérat, pou la Suisse, bien entendu! C'est moi qui ai raccourci à Combrémont le majo Davet; et, sui-là, c'est mon'aide, avet qui je m'exairce toujou de temps z'en temps... pou pas paidre le coup, vous comprenez!

N'avai pas fini dè dévezà, que l'anglais, que ci mot dè bourreau avai fé veni plie bianc què son pantet, avai dza ramassà sè z'haillos et chaòlà avau lè z'égra asse ridou qu'on larro.

Noutrè farceu n'an pas atteinu que rémontèyè po sè cotlà dedein, et s'infattà, ein sè tegnin lè cotès, tsacon dein on lhi; lo bourreau fédérat dein ci dè l'anglais qu'irè bon tsaud; et l'an ronclià ti dou kemin d'ai ben'iraò quanfia mi-matenà. Octave CHAMBAZ.

La Gibelotte de M^{lle} Dorothée.

NOTE GAIE.

C'était bien la plus brave servante de curé que l'on pût trouver à dix lieues à la ronde.

Vive, accorte, proprette et surtout patiente à l'excès. Jamais elle ne sortait de son caractère, pas plus avec les petites villageoises qui venaient en maraude manger ses fraises ou ses raisins, qu'avec les chats qui tordaient le cou à ses pigeons, ou les poules lorsqu'elles semaient leurs œufs hors du fenil. Au grand jamais! personne dans le pays n'avait pu parler mal de sa patience et de sa douceur; c'était un vrai morceau de sucre candi depuis des années, sous sa coiffe blanche et modeste de vieille fille.

Le diable lui-même y aurait perdu son latin s'il l'eût appris comme son maître; aussi cela ne faisait point son affaire, et il ne disait pas toujours: Amen! comme M^{lle} Dorothée.

Cette sainte âme n'avait qu'un seul péché mignon, celui d'aimer à faire une bonne cuisine; mais M. le curé ne l'en blâmait guère, de peur de partager la pénitence, il se contentait de l'éprouver, disant parfois: que le sel ou le poivre n'avaient pas été ménagés, ou que le rôti était trop dur. La servante ne protestait jamais mais promettait d'être plus attentive. Un certain jour, où devait avoir lieu au presbytère le dîner de la conférence, qui lui donnait fort grand souci, M^{lle} Dorothée, en face d'un buffet peu garni, en avait touché mot aux dévotes de la paroisse.

Ses doléances avaient été entendues, car bientôt après chacune lui apportait... un melon... un poulet... un fromage à la crème... Il advint qu'une des mieux inspirées sortit d'un panier qui embaumait son chou, sans même avoir levé le couvercle, un superbe lapin... de garenne; en lui recommandant le secret, sous le manteau de la cheminée.

— Ne craignez rien, avait répondu la bonne fille, la main gauche doit ignorer ce que donne la droite, il n'y a que l'estomac qui le saura.

Le plus piquant de l'affaire, c'est que l'animal était muni du manuel de la cuisinière, car, pour faire le civet, il faut un lièvre, pour la gibelotte, il faut un livre.

M^{lle} Dorothée, au comble de la joie, puisque son dîner lui coûtait si bon marché, résolut de surprendre ses hôtes, en mettant, comme l'on dit, les petits plats dans les grands...

L'eau lui venait à la bouche, rien qu'à lire cette recette. « On s'en lècherait les doigts! disait-elle. Et puis, quel désespoir pour les autres bonnes de curés auxquelles chacun ne manquerait pas d'en parler.

À l'heure dite, la vieille fille se trouvait à son fourneau; le tablier bien tendu, la coiffe éclatante de blancheur, le jupon retroussé sur ses côtés, appretant d'un air important la susdite gibelotte, le livre d'une main, les lunettes sur le nez et la casserole sur le feu où la farine commençait à prendre belle couleur pendant qu'elle épéait tout bas:

« Mettez gros comme un œuf de beurre... ajoutez-y de petits oignons que vous laissez bien dorer ».

— Oh! s'écria M^{lle} Dorothée... et moi qui allais les oublier... sans les oignons... la gibelotte n'a pas de parfum!...

La vieille servante reporta les yeux sur la recette pour continuer sa lecture...

Crac! avant qu'elle ait pu parer le coup, le manuel sautait à terre avec ses lunettes.

— C'est déjà toi, Minet, qui viens m'aider à cuisiner! dit-elle sans s'émouvoir.

Ces paroles s'adressaient à un gros matou noir, aux yeux jaunes, qui habitait sans doute le voisinage, et ne manquait jamais l'heure des repas.

Elle ramassa tranquillement son guide culinaire, joignit les oignons au récipient, et se disposait à y glisser les membres pantelants du lapin.

Patatra!... l'assiette perd son équilibre, tourne sens dessus-dessous, et voilà le dîner dans la cuisine.

— Minet, tu n'es pas sage ce matin, reprend M^{lle} Dorothée sans se fâcher... tu sais bien que tu n'aimes pas la viande crue; tu serais beaucoup plus gentil de n'être pas si pressé... Et, ce disant, elle lavait à grande eau les morceaux remplis de poussière. Le chat n'écoutait point ce bon conseil, et avait pris place sur un rayon élevé, au milieu des plats vides, d'où il surveillait les allées et venues de la patiente cuisinière.

Bientôt un fumet savoureux se répandit autour de la casserole qui allait un peu vite et menaçait de laisser brûler son contenu si appétissant.

Juste au moment où elle va pour enlever le couvercle, le chat, plus prompt qu'elle, saute dessus et le fait chavirer sur la cendre.

— Ah! petit coquin de minet, reprend-elle en riant malgré la douleur que la vapeur lui a causée, tu ferais un mauvais marmiteux. Attends que ce soit à point, je t'en donnerai.

Elle allonge un peu la sauce, aussi placide que si tout allait à merveille... passe à la salle à manger qui reluit comme un miroir, essuie les verres et dispose tout pour le dîner.

— Ah! mais je crois que je n'ai pas goûté ma gibelotte! s'écrie-t-elle tout à coup... C'est Minet qui me trouble la cervelle... Si j'allais perdre ma réputation de cordon bleu! Plongeant alors la cuillère dans le mélange, elle le retire en faisant de petits yeux... souffle dessus avec une légère gourmandise... et le porte à sa bouche...

Hop!... le chat l'a saisie au passage, et regagne son rayon d'un seul bond, sans qu'elle sache où a passé le contenant et le contenu; tout était escamoté!...

— Minet, peux-tu me jouer un si vilain tour! Tu voudrais me faire mettre en colère, ajouta la brave fille, c'est un trop gros péché, il porterait malheur à ma gibelotte.

Le matou tournait son regard fendu en amande, en passant la langue sur sa moustache.

— Alors tu as l'air de le trouver bon, je peux bien me rapporter à un gourmand comme toi, reprend la vieille fille; un peu de patience, tu en auras quand ce sera cuit.

Et, toujours avec le même calme, elle poursuivait ses fonctions de ménagère.

Enfin, le couvert est dressé! le dîner prêt à servir; on n'attend plus que les convives. Déjà on saisit dans le jardin leur causerie gaie et animée; l'appétit doit être en éveil.

M^{lle} Dorothée, rayonnante, est dans tout l'éclat du coup de feu.

Au milieu des derniers préparatifs, elle ne se préoccupait plus de l'œil jaune qui, du haut de son observatoire, ne perdait pas un de ses mouvements; lorsqu'en voulant prendre une pile d'assiettes, elle sent un remords se glisser dans son cœur de vieille fille, si compatissant aux animaux.

— Mon gros Minet, exclame-t-elle toute contrite, j'allais servir la gibelotte sans t'en avoir donné!

Elle choisit alors un os bien garni, et, tout heureuse, s'avance vers son hôte à la sombre fourrure.

— Tiens, mange, lui insinue-t-elle à voix basse; M. le curé ne saura pas que tu as eu le premier... Charité bien ordonnée commence par soi-même, conclut-elle gaiement.

Allongeant alors le bras aussi haut qu'elle peut atteindre, elle lui met son régal sous le nez.

À cette vue, le chat saute en arrière, ses poils se hérissent pareils à ceux d'un porc-épie; sa moustache flambe comme une allumette, en faisant une si horrible grimace que la vieille fille laisse tomber les assiettes qu'elle tenait encore. Plus prompt qu'un éclair, il passe au travers de la fenêtre qui vole en éclats, en lui jetant ces paroles diaboliques: